

Vues d'ensemble

Number 255, July–August 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45148ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2008). Review of [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (255), 48–58.



ANGEL

Si vous aimez les Sissi, Scarlett O'Hara, Marie-Antoinette et autres héroïnes au destin plus grand que nature, **Angel**, neuvième long métrage de François Ozon (**Swimming Pool**, **8 femmes**, **Sous le sable**), saura vous plaire. Rendant hommage aux films en Technicolor des années 30 et 40, Ozon raconte l'ascension spectaculaire de la romancière fleur bleue Angel Deverell, sorte de Barbara Cartland du début du siècle dernier. D'origine modeste, celle-ci connaîtra gloire, célébrité et fortune, mais ne réussira pas à se faire aimer de son cher Esmé.

En adaptant le roman de la Britannique Elizabeth Taylor (la romancière), Ozon aborde le rapport parfois complexe qu'entretient l'écrivain avec le réel et l'imaginaire (thème déjà traité de façon beaucoup plus intéressante dans *Swimming Pool*). Le réalisateur français, qui adule visiblement les actrices, a une fois de plus choisi de placer un personnage féminin au cœur de son récit. Malheureusement, le tout ne fonctionne pas tout à fait comme il le faudrait. Romola Garai (remplaçante de Nicole Kidman, d'abord pressentie pour le rôle), récemment vue dans *Atonement*, énerve par sa façon de surjouer. Lorsque les drames les plus horribles s'abattent sur elle, on ne croit pas trop à sa peine et à son flot de larmes.

Les autres acteurs sont toutefois justes, surtout Charlotte Rampling (habituee des films de François Ozon), pour le moins glaciale dans le rôle de l'épouse de l'éditeur. Autre facteur de mécontentement : les faux décors de Venise, de Grèce et d'Égypte en *blue screen* sont tellement risibles que le spectateur décroche. Il semble cependant que ce choix « artistique » soit voulu. Enfin, la musique se fait beaucoup trop insistante lorsqu'elle appuie maladroitement les moments forts. Heureusement, la reconstitution historique est convaincante. Les costumes de Pascaline Chavanne, fidèle collaboratrice d'Ozon, sont fabuleux, les décors se révèlent aristocratiques à souhait, tandis que le traitement de l'image résolument kitsch évoque l'époque révolue des films de Minnelli, Visconti, Sirk et Mankiewicz. Reparti bredouille de la 57^e Berlinale en 2007, après un échec commercial en France, *Angel* aura-t-il plus de succès sur le territoire québécois ? Peu probable, mais l'avenir nous le dira.

CATHERINE SCHLAGER

■ France / Grande-Bretagne / Belgique 2007, 134 minutes — **Réal.** : François Ozon — **Scén.** : François Ozon, Martin Crimp — **Int.** : Romola Garai, Michael Fassbender, Lucy Russell, Sam Neill, Charlotte Rampling, Jacqueline Tong — **Dist.** : Séville.

L'ATELIER DE MON PÈRE

L'Atelier de mon père marque le retour au long métrage documentaire de Jennifer Alleyn, qui fut l'une des cinéastes derrière **Cosmos**, réalisation d'un collectif de la fin des années 90. Œuvre manifestement personnelle, le documentaire que signe la réalisatrice se veut un hommage sincère à Edmund Alleyn, artiste québécois iconoclaste et père de la cinéaste.

Caméra à la main, Alleyn part à la recherche de l'artiste dans ce qui s'avère un dialogue entre le père et la fille soutenu par un commentaire au « tu », en voix off empreint d'une certaine nostalgie. Bien mises en valeur par le travail de Jean-Claude Labrecque à la direction photo, les séquences centrales du film montrent la réalisatrice parcourant l'atelier de son père, tentant ainsi de saisir l'essence de l'artiste à travers l'amoncellement d'objets hétéroclites que celui-ci a pu amasser au fil du temps et qui portent en eux le souvenir d'années de dur labeur et de réflexion sur la vie et l'art.

Ces visites de l'atelier sont ponctuées d'images d'archives, de différents témoignages de proches du peintre et d'historiens de l'art, et d'une entrevue que l'artiste a accordée à la réalisatrice quelque temps avant son décès. Lors de cet entretien, qui sert de point de départ à l'entreprise filmique d'Alleyn, le peintre se confie, tantôt avec candeur, tantôt avec sérieux, au sujet de sa vie personnelle et de sa carrière. Par l'entremise de ce tête-à-tête, la cinéaste communique les angoisses reliées à la peur de l'échec et la vision du monde d'un homme s'étant montré, en dehors de son œuvre, bien discret au cours de son existence.

Bien qu'optant pour la forme chronologique habituellement préconisée par le documentaire biographique, Alleyn, en réussissant à trouver le bon dosage entre la partie plus personnelle et celle plus factuelle du film, parvient autant à susciter l'intérêt des néophytes qu'à maintenir celui des gens plus près de la scène artistique contemporaine québécoise. Au final, le film d'Alleyn, bien que par moments inégal, brosse un portrait juste et touchant du parcours d'un artiste reclus qui s'intéressa à la perte de sens du monde moderne.

JEAN-PHILIPPE DESROCHERS

■ Canada [Québec] 2008, 72 minutes — **Réal.** : Jennifer Alleyn — **Scén.** : Jennifer Alleyn — **Avec** : Edmund Alleyn, Jennifer Alleyn, Olivier Asselin — **Contact** : Amazone Film.



BIENVENUE CHEZ LES CH'TIS

La filmographie de Dany Boon n'est pas fulgurante. L'acteur dans des films d'un comique aussi discutable que grossier comme *Pédale dure* de Gabriel Aghion — *Joyeux Noël* de Christian Carion étant l'exception qui confirme la règle —, il joue dans son premier film comme réalisateur, *La Maison du bonheur*, lourdaud et simplet.

C'est donc sans espoir aucun qu'on attendait *Bienvenue chez les Ch'tis* dont il est auteur à part entière : « C'est mon enfance, c'est ma région, c'est les gens ». L'idée est de lui, même s'il a des scénaristes. Il réalise le film et en interprète un des deux rôles principaux. On connaît l'argument. Philippe, directeur de la poste en Provence, est muté contre son gré à Bergues, obscur patelin du Nord de la France. Dans le Nord, on éructe le « ch'timi », dialecte incompréhensible, tandis que les coutumes et la nourriture diffèrent totalement de ce qu'on aime dans le Midi.

Accueilli par Antoine, le facteur et le carillonneur du village, et par toute l'équipe de la poste, Philippe trouve l'aventure insupportable. Mais tout ce monde est tellement gentil qu'il finit par se laisser conquérir. Seule sa femme, restée au pays, continue à le croire malheureux, d'où une série de malentendus, à mon avis le point faible de l'histoire.

Une histoire par ailleurs assez bien ficelée. On ne fait pas dans la dentelle, mais l'entrain qui anime ce film est communicatif. Les gags sont pour la plupart d'une efficace drôlerie. Et au passage, —quelle bonne idée ! — une citation de Jacques Brel (« Ce plat pays qui est le mien... »).

De jolies inventions (le carillon, fierté des Bergois), des comédiens bien distribués. Même Line Renaud est convaincante en mère d'Antoine. (Line Renaud, originaire de la région, qui dit avoir dû se battre pendant des années pour perdre cet accent...) Bref, une heureuse surprise qui devrait sans doute cartonner aux guichets.

FRANCINE LAURENDEAU

■ France 2007, 106 minutes — Réal. : Dany Boon — Scén. : Dany Boon, Alexandre Charlot, Frank Magnier — Int. : Kad Merad, Dany Boon, Zoé Félix, Anne Marivin, Philippe Duquesne, Guy Lecluyse, Patrick Bosso, Zinedine Soualem, Jérôme Commandeur, Line Renaud, Michel Galabru, Stéphane Freiss. — Dist. : Christal.

DÉLICE PALOMA

Pour son troisième long métrage après *Le Harem de Madame Osman* (2000) et *Viva Laldjérie* (2004), Nadir Moknèche a de nouveau dirigé la tornade Biyouna. Ils se connaissent depuis longtemps. On compare souvent le réalisateur algérien avec Pedro Almodóvar pour sa propension à décrire de façon colorée des personnages résilients, au caractère trempé dans un acide sucré. Aussi, difficile de ne pas voir en Biyouna l'actrice fétiche du réalisateur, comme l'étaient Victoria April ou Carmen Maura pour Almodóvar.

Comment présenter l'actrice Biyouna sans passer par des raccourcis faciles ? Disons qu'à elle seule, elle est un condensé de ce grand pays du Maghreb qu'est l'Algérie. Beaucoup d'humour, un peu de cynisme et un cœur gros comme ça. S'attarder sur sa carrière, c'est découvrir les mille vies d'une femme libre et attachante. Biyouna, c'est aussi cette voix rocailleuse et ce regard langoureux qui fait de cette figure le symbole vivant d'une jeunesse en quête d'indépendance.

Dans *Déllice Paloma*, elle incarne Mme Aldjéria — tenue sportive, du vert et du rouge, couleurs du drapeau national algérien, et talons hauts —, sortant de prison en plein été dans la chaleur poussiéreuse. Des lèvres qui sourient et des yeux tristes. Rusée, éternellement indomptable, cette arnaqueuse vient de purger une peine de trois ans pour malversation.

Autrefois, Mme Aldjéria était une championne de la petite combine et une dame de petite vertu ; elle s'est convertie en *businesswoman*. Et voilà qu'elle se souvient : en un tour de main, elle pouvait résoudre tous les problèmes, moyennant finances bien entendu. Un permis de construire ? Mme Aldjéria s'occupe de tout. Un indésirable vous gêne ? Elle sait comment salir sa réputation. Déguisée en véritable « bienfaitrice nationale », Mme Aldjéria utilise la corruption de la société comme un moyen de gagner sa vie. Malheureusement, l'affaire tourne court et lorsqu'une certaine Paloma séduit son fils. Alors, c'est déjà le début de la fin.

Le cinéaste Nadir Moknèche signe avec *Déllice Paloma* une comédie dramatique qui vaut le détour. C'est rafraîchissant et drôle. Un peu triste aussi, surtout lorsqu'au fil du récit, on se rend compte que Biyouna ou Mme l'Aldjéria (enfin les deux) représentent finalement à la fois la dureté et la fragilité de l'Algérie.

ISMAËL HOUDASSINE

■ France / Algérie 2007, 134 minutes — Réal. : Nadir Moknèche — Scén. : Nadir Moknèche — Int. : Biyouna, Nadia Kaci, Aylin Prandi, Daniel Lundh, Fadila Ouabdesselam, Lyes Salem — Dist. : Métropole.



L'ENNEMI INTIME

Le thème de la guerre d'Algérie est abordé de plus en plus par les cinéastes français. Une façon comme une autre d'exorciser les démons d'un épisode historique, au fond, pas si lointain et pour de nombreux ressortissants, tout à fait traumatisant.

À l'origine, un projet de Benoît Magimel, brillant comédien, et de Patrick Rotman, spécialiste de la question algérienne (on lui doit, entre autres, la scénarisation avec Bertrand Tavernier de **La Guerre sans nom**, 1992). À la réalisation, Florent-Emilio Siri, qui signe avec **L'Ennemi intime** un film inachevé mais essentiel, sans totale conviction, mais irréprochable dans la présentation des personnages, des individus écorchés entre le bien et le mal, prisonniers de la barbarie et de la névrose auxquelles ni l'éthique, ni la morale, ni même la religion ne peuvent remédier.

Kabylie (Algérie), 1959. Au cours d'une opération confuse en pleine nuit, deux groupes de la même unité échangent des coups de feu, faisant plusieurs victimes. Parmi elles, le lieutenant Constantin, à la veille de rentrer en France. Terrien, son successeur, vit là sa première mission. Il découvre la réalité du terrain avec angoisse, une détermination due à son rang, savoir-faire étudié et chutes inattendues. Autant de paradoxes qui procurent à ce conflit sans nom toute sa bêtise et son inefficacité, autant que son échec moral et politique.

Le but de l'opération fixée par le commandant Vessoul : trouver et éliminer Slimane, le chef des fellagha locaux. Le sergent Dougnac et les hommes de son peloton aideront Terrien. Mais lors d'une incursion au village de Taïda, et au nom de principes humanitaires, ce dernier s'opposera à l'interrogatoire serré d'un enfant dont le frère aîné a rejoint le rang des rebelles.

Le conflit entre les obligations militaires et les devoirs humanitaires prend ici des formes inespérées que Siri conjugue avec conviction, mais le tout dans une mise en scène qui favorise les effets criards au détriment d'une approche subtile et notamment intellectuelle qui aurait permis une connaissance plus approfondie de cette guerre scandaleuse et inutile.

ÉLIE CASTIEL

■ France 2007, 108 minutes — Réal. : Florent-Emilio Siri — Scén. : Patrick Rotman, Florent-Emilio Siri — Int. : Benoît Magimel, Albert Dupontel, Aurélien Recoing, Marc Barbé, Éric Savin, Fellag — Dist. : Séville.

EXTE: HAIR EXTENSIONS

D'emblée, le film **Hair Extensions** revêt la signature de son auteur. Déjà avec **Suicide Club**, une vision désenchantée d'une jeunesse en perdition, Sion Sono affichait son aise dans l'étrange. Cette œuvre atypique cultivait malgré son style violent une attitude dénonciatrice en ce qui concerne une génération en manque de repères. Qu'importe, **Exte: Hair Extensions**, une histoire de « cheveux meurtriers », oscille entre l'insolite et le risible, donnant à l'expression « tiré par les cheveux » une toute nouvelle dimension.

Un soir, deux douaniers retrouvent le corps inerte d'une femme dans un conteneur. À la morgue, le corps est enlevé par un employé nourrissant une passion fétichiste pour les attributs capillaires, qu'il vend ensuite à des salons de coiffure. Une coiffeuse, Yuko, tente de s'affranchir de ses responsabilités professionnelles et personnelles, le jour où elle accueille, chez elle, sa nièce. Le récit prend une tournure inattendue lorsque des clientes du salon commencent à mourir.

Amalgame rafraîchissant du film d'horreur (séquences dérangeantes, effets sonores aux accents surréalistes) et de l'absurde (le cabotinage appuyé de Ren Asugi en employé de morgue ornant ses murs d'un palmarès de cheveux), le film de Sono souffre, toutefois, d'un scénario accumulant les distractions intermittentes. Si le réalisateur affiche un talent évident à alterner entre l'esthétique gore et celle, plus réaliste et tout en retenue, du drame familial, sa mise en scène échappe à un quelconque équilibre ou cohésion véritable.

Contre toute attente, c'est lorsque Sono demeure ouvert aux préceptes du réel qu'il s'avère le plus constant. Filmant la confrontation orageuse des deux sœurs, sa caméra scrute l'espace qui les réunit dans une telle justesse du cadre que l'image nous aspire au cœur même de cette tension dramatique, défiant du coup la passivité usuelle du spectateur. Tout aussi mémorable est cette partie du film dans laquelle le personnage de Yuko (défendu par le charme ingénu de Chiaki Kuriyama, vue dans **Kill Bill**) s'adresse à la caméra en nous faisant partager son quotidien. Telle cette infime lumière d'optimisme déployée vers la fin, le film de Sono se présente comme une réflexion subversive du genre, non dépourvue d'originalité.

SAMI GNABA

■ Japon 2007, 108 minutes — Réal. : Sion Sono — Scén. : Sion Sono — Int. : Chiaki Kuriyama, Ren Osugi, Megumi Sato — Contact : Toei (Japon).



FAMILY MOTEL

S'il existait un néoréalisme canadien, **Family Motel** en serait l'archétype. Ce long métrage rempli de réalisme et de pertinence sociale est la première œuvre de fiction de la documentariste montréalaise Helene Klodawsky (**No More Tears Sister : Anatomy of Hope and Betrayal**, 2004, **Motherland**, 1994). Le corpus maintes fois récompensé de cette réalisatrice développe une approche citoyenne et lucide du cinéma documentaire. Son premier long métrage de fiction coïncide avec la reprise, après dix ans d'arrêt, de la production de fictions dites alternatives à l'ONF.

La fiction offre à la documentariste un moyen de rester collée au réel tout en construisant un discours finement structuré, riche de sens et d'émotions. Elle développe une réflexion concise et efficace sur une multitude de thèmes très féconds : l'immigration (l'exil), les familles « balkanisées », l'intégration des nouveaux arrivants, le logement social, l'adolescence, la bureaucratie (canadienne) sclérosante, la prostitution, les classes sociales.

L'histoire de **Family Motel** est de celles qu'on ne prend habituellement pas le temps de raconter, du moins dans toute leur complexité humaine. Construit autour d'une famille d'immigrantes bien réelle (une mère somalienne et ses deux filles adolescentes), ce portrait contemporain questionne sans détour la société canadienne, ses valeurs, ainsi que ses positions face à l'immigration.

Ce long métrage accomplit ce que peu d'œuvres réussissent, soit de nous faire oublier complètement ses petites maladresses techniques, comme le montage parfois cahoteux et quelques angles de caméra incertains. La réalisatrice a fait preuve d'audace dans sa mise en scène. Elle a donné seulement quelques indications générales aux non-acteurs, puis elle les a laissés improviser.

Le réalisme qui s'en dégage transcende les qualités du jeu et fait fondre la frontière déjà ténue entre réalité et fiction. Plus encore, cela donne au récit une valeur de témoignage. Bref, l'œuvre de Klodawsky dépeint l'existence de trois femmes avec une véricité poignante !

DOMINIC BOUCHARD

■ Canada 2007, 88 minutes — Réal. : Helene Klodawsky — Scén. : Helene Klodawsky — Int. : Nargis, Asha Jibril, Sagal Jibril, Zainab Saleh, Luke Andrades, Lou Malouf — Dist. : ONF.



LA FEMME INCONNUE

Dans ce qui semble être un théâtre abandonné, quatre femmes, sur un ordre aboyé, se déshabillent. Chacune porte un masque blanc qui préserve une partie de son anonymat. L'une est choisie comme chair fraîche. À Trieste, ville du nord-est de l'Italie entourée de montagnes, dans un quartier bourgeois, une femme choisit un petit appartement en face d'un autre immeuble, plus cosu. Ayant pourtant des économies bien cachées, elle s'immisce par des moyens détournés, et même violents, comme bonne dans la vie d'une famille choisie dudit second immeuble. L'on se demande pourquoi.

Giuseppe Tornatore et son scénariste, par des flash-back hachurés, relie les deux histoires ; l'inconnue du début est l'Irena de l'appartement et elle tente de se cacher sous une autre identité. Il construit ainsi un mélodrame policier, porté par la musique trop abondante de son complice habituel Ennio Morricone, qui dénonce tout d'abord l'esclavage sexuel, le lot de beaucoup trop de femmes d'Europe de l'Est ou d'ailleurs, qui se retrouvent dans des camps de dressage pour être ensuite envoyées dans des bordels ou sur les trottoirs de nombreuses villes. En individualisant son propos sur Irina, il le rend plus prenant que dans les films de ses confrères, **Haaretz Hamuvtacht** d'Amos Gitai, **Human Trafficking** de Christian Duguay mais pas autant que dans **Chaos** de Coline Serreau.

Sur cette base de flash-back violents, tournés dans une lumière glauque, et d'autres plus heureux, filmés dans des tons plus chaleureux par le directeur photo Fabio Zamarion, Tornatore rajoute une histoire de maternité et d'éducation où la force de l'interprétation de l'actrice principale, la Russe Kseniya Rappoport, permet de sauver la mise, car le spectateur passe par plusieurs gammes d'émotions. Michele Placido se régale et en met beaucoup pour jouer Muffa, maquereau revenu du lieu des morts. Tornatore dirige très bien la jeune Clara Dossena dans le rôle de la petite Tea, dont s'occupe Irena.

Le scénario contient de nombreux autres retournements, comme l'on pouvait s'attendre de ce suspense mélodramatique ; la scène ultime semble cependant de trop. Malgré ses qualités, le nombre de prix italiens que le film a gagnés peut laisser perplexes.

LUC CHAPUT

■ LA SCONOSCIUTA — Italie 2007, 118 minutes — Réal. : Giuseppe Tornatore — Scén. : Giuseppe Tornatore, Massimo de Rita — Int. : Kseniya Rappoport, Clara Dossena, Claudia Gerini, Michele Placido, Pierfrancesco Favino — Dist. : A-Z Films.



HOMO TOXICUS

C'est un documentaire choquant que Carole Poliquin nous présente ici. On est révolté contre les industries qui nous empoisonnent insidieusement, mais surtout, contre le gouvernement du Canada, qui ne fait rien ou presque pour nous protéger des toxines omniprésentes dans notre environnement. En effet, les déchets invisibles sont partout et dégradent peu à peu notre santé au point de nous rendre stériles et gravement malades. Que va-t-il se passer si rien n'est fait ? Une catastrophe certes, mais l'action commence par la prise de conscience, et c'est ce que l'auteure nous légue avec pertinence.

Elle ouvre son récit de façon humoristique, en nous faisant un petit cours d'histoire de l'homme, partant de nos ancêtres *homo erectus* jusqu'à l'*homo sapiens*. Narratrice, elle nous enseigne que la chaîne ne se termine pas là : nous sommes en fait cette « nouvelle espèce », l'*homo toxicus*. Elle prouve cette affirmation en nous présentant, entre autres, un exemple des plus révélateurs : elle va elle-même faire analyser son sang afin d'y déceler ce qui s'y trouve. Verdict : malgré son excellente santé apparente, elle contient 110 contaminants dans son sang : BPC, mercure, plomb, manganèse... Toutefois, selon *Santé Canada*, ces nombreuses toxines que nous portons à notre insu ne sont pas assez importantes pour nous rendre vraiment malades...

Habilement, elle fera comprendre — même aux plus jeunes — que la chaîne alimentaire est contaminée de la base jusqu'à nous. Mais l'alimentation n'est pas le seul problème, car les contaminants sont omniprésents dans notre entourage ; c'est le prix, semble-t-il, qu'il faut payer dans cette société que l'immédiat et la surabondance caractérisent. Son enquête et celles d'autres chercheurs révéleront des tares troublantes dissimulées par les multinationales et les hautes instances gouvernementales.

Ce documentaire bien vulgarisé sert donc de prise de conscience dans le monde où nous vivons. Le rôle de la réalisatrice terminé, à nous de faire notre propre opinion sur ce phénomène alarmant mais grandement étouffé. Après avoir vu **Homo Toxicus**, le consommateur moyen comprendra que non seulement manger, mais vivre dans une société comme la nôtre est devenu risqué... De quoi devenir paranoïaque !

MAXIME BELLEY

■ Canada (Québec) 2007, 85 minutes — Réal. : Carole Poliquin — Scén. : Carole Poliquin — Dist. : Filmoption.

KUNG FU PANDA

Après une ouverture dessinée très près de l'esthétique de la magnifique série *Samouraï Jack*, on se retrouve dans un monde d'animation 3D de Dreamworks où Po, le panda, rêve de quitter le restaurant de nouilles de son père et de faire du kung-fu. Lorsqu'il sera désigné par le maître tortue comme chasseur officiel de dragon, Po devra entreprendre un solide entraînement aux côtés de maître Shifu et de cinq experts en arts martiaux : un serpent, une mante, une tigresse, un singe et un serpent.

Tous les clichés chinois sont dans cette production animée : les décors des temples, du petit restaurant de nouilles, du village chargés d'accessoires, qui mélangent bien des époques ; mais ce n'est pas ce qui dérange le plus. On a étiré la sauce de ce qui aurait dû se concentrer en une heure au maximum. La scène de la prison est particulièrement longue et complaisante. Un film à éviter avec les très jeunes enfants, qui auront peur des scènes de combats, d'orages et de rage. Ils ne comprendront ni les références aux films du genre ni le verbiage des maîtres sur le silence, la foi et la force intérieure.

Pour ce qui est de la trame sonore des très expérimentés Hans Zimmer et John Powell, elle s'enflamme dans les stéréotypes convenus jusqu'au vieux succès disco *Kung Fu Fighting*. Mais qui a pu oublier Carl Douglas et son tube de 1974 ? Était-il essentiel d'en faire une nouvelle version ?

Avec un film ayant pour thème le combat, on aurait pu croire qu'une superstar du genre de Jackie Chan aurait agi à titre de consultant et que l'on aurait poussé l'expertise jusqu'à faire de la capture de ses mouvements. Eh bien non, Jackie Chan se limite à faire la voix du singe, qui n'a que quelques répliques à livrer. Ce film est indéniablement bien faible dans la panoplie d'offres animées actuelles. Il aurait fallu être plus inventif et mieux développer le scénario, la musique et les personnages.

ÉLÈNE DALLAIRE

■ États-Unis 2008, 90 minutes — Réal. : Mark Osborne et John Stevenson — Scén. : Jonathan Aibel et Glenn Berger — Voix : Jack Black, Dustin Hoffman, Angelina Jolie, Jackie Chan, Lucy Liu, Ian McShane, — Dist. : Paramount.



LE MONDE SELON MONSANTO

Avez-vous déjà entendu parler de l'herbicide Roundup Ready, de la multinationale américaine Monsanto? Peut-être que l'Agent orange, un autre de ses produits, vous dit quelque chose? **Le Monde selon Monsanto**, documentaire ahurissant, dénonce le comportement condamnable de cette entreprise meurtrière sur le point de dominer totalement le monde agricole. Afin de se faire cette place, ce monstre capitaliste ne se gêne pas pour tailler son chemin en empoisonnant sans honte l'écosystème et sa population. Cette compagnie n'ayant jamais eu vent du mot « éthique » possède une liste étonnante de méfaits. Mais, après tout, pourquoi se gênerait-elle, puisque ses actionnaires s'engraissent de jour en jour au détriment de ceux qui périssent sous son joug commercial?

La réalisatrice dirige principalement son regard du côté du *Roundup Ready*, herbicide qui détruit toute plante sauf celles génétiquement modifiées pour y résister. Ce produit se vend à forfait obligatoire: si vous achetez le *Roundup*, il vient d'emblée avec les graines brevetées par Monsanto. Convaincus par des publicités mensongères, les cultivateurs se voient entraînés dans cette roue difficile, voire impossible à ralentir. Et ceux-ci ne peuvent bénéficier de l'aide du gouvernement pour s'en sortir, puisque la loi et les normes environnementales penchent du côté de l'argent! Et de l'argent, Monsanto en possède plein ses coffres, ce qui lui permet de légiférer dans l'ombre quand bon lui semble.

Le but de l'œuvre de Marie-Monique Robin est donc de sensibiliser la population à ce problème exponentiel. Elle accomplit sa tâche avec bravoure, car, comme elle le démontre au public, tous ceux qui osent se lever se font persécuter par ce diable organisé. Son documentaire entre aussi en lien direct avec **Homo Toxicus** de Carole Poliquin. Ce que cette dernière dénonce trouve en grande partie sa source dans le phénomène Monsanto. C'est un long-métrage alarmant dont personne ne ressortira indifférent. L'écart entre l'image de Monsanto et ce qu'elle est réellement est aberrant. La réalisatrice rédige ainsi vaillamment le « livre noir » de cette compagnie en voie de dévier la nature de son cours original.

MAXIME BELLEY

■ France / Canada / Allemagne 2008, 90 minutes — Réal.: Marie-Monique Robin — Scén.: Marie-Monique Robin — Dist.: ONF.

SEX AND THE CITY

Des amies se réunissent pour aider l'une d'entre elles à élaguer sa garde-robe car elle déménage. Carrie décide de leur faire un défilé de mode qui permet aux autres de voter oui ou non, aux spectateurs d'admirer ou de trouver horrible lesdits vêtements et aux accros de la série de se souvenir dans quelles circonstances ils étaient portés.

Basée sur les chroniques de la journaliste Candace Bushnell dans le *New York Observer*, cette télésérie, qui débuta en 1998 et dura six saisons, fit le bonheur de HBO, la chaîne câblée payante américaine, en inaugurant un style de tournage rapide dans des lieux existants mettant en vedette quatre jeunes femmes trentenaires assez typées; ici la chroniqueuse, la jeune femme riche un peu fleur bleue, l'avocate qui gère sa vie amoureuse comme sa carrière et l'agente de relations publiques à la sexualité débordante.

Le mélange de relations amicales, de langage plutôt cru et de scènes réservées aux adultes était enrobé dans une débauche de vêtements et d'accessoires dont la pléthore et la qualité firent la renommée de Patricia Field, la costumière. Comme toute bonne série qui se respecte, *SATC* réussit à traiter de sujets plus sérieux comme le cancer et la maladie d'Alzheimer tout en gardant son ton primesautier.

Des conflits ont retardé la production de ce film de plusieurs années et cela paraît. Au lieu de changer de niveau, d'aller vers des lieux ou sujets inconnus, le film, qui dure presque l'équivalent de cinq épisodes de ladite série, ressemble à une version nouveau millénaire de ces comédies romantiques où l'on sait pertinemment que Doris Day retrouvera à la fin Rock Hudson. On reste souvent cantonné dans le Manhattan blanc et bourgeois de la série. L'addition de Louise, une assistante noire pour Carrie, n'ajoute à peu près rien. Les personnages de cette série-bonbon ont quelques années de plus, mais ne semblent pas avoir vieilli en sagesse.

LUC CHAPUT

■ **SEX À NEW YORK** — États-Unis 2008, 140 minutes — Réal.: Michael Patrick King — Scén.: Michael Patrick King, d'après les chroniques de Candace Bushnell et la télésérie créée par Darren Starr — Int.: Sarah Jessica Parker, Kim Cattrall, Kristin Davis, Cynthia Nixon, Chris Noth, David Eigenberg, Jennifer Hudson — Dist.: Alliance.



SON OF RAMBOW

C'est bien connu, grandir n'est pas une mince affaire, c'est un combat de tous les instants. Le second long-métrage de Garth Jennings traite de cette difficulté en suivant deux jeunes garçons qu'en apparence tout sépare et qui apprennent ensemble à devenir grands.

Les personnages vivent dans l'Angleterre du début des années 80. D'abord, il y a Will, jeune garçon rêveur à l'imagination débridée. Sa famille est membre d'une communauté religieuse ultra orthodoxe qui interdit la télévision, le cinéma et la musique. Pour tromper l'ennui, Will passe son temps à couvrir, de toutes les créatures qui habitent son imaginaire, le moindre millimètre carré des pages de sa bible. Ensuite vient Lee. Petite canaille de bonne famille, Lee tente de trouver ses balises entre un grand frère persécuteur et des parents trop souvent absents. En visite chez son nouveau camarade, Will est exposé aux images du film d'action **First Blood** que Lee a piratées avec sa caméra vidéo. Le contact avec le soldat incarné par Stallone engendrera chez Will une envie d'émancipation et d'affranchissement des règles sévères qui régissent sa vie. Lee et lui décident de tourner leur propre film d'action et de devenir les héros de leurs histoires.

On suppose que c'est un peu par nostalgie que Jennings campe son scénario à une époque où les enfants jouaient dehors depuis le matin et rentraient crasseux pour le souper sans le concours d'un écran ou d'une console vidéo. Rappelant tantôt **La Guerre des boutons**, tantôt celle des tuques, **Son of Rambow** est une comédie aux scènes parfois impayables. Particulièrement celles qui incluent le jeune Jules Sitruk, qui personnifie un étudiant français extravagant en échange linguistique. Le ton juste et le jeu spontané des deux acteurs principaux donne du volume à cette histoire, somme toute, banale. La trame sonore riche et mesurée ajoute au plaisir du film et nous plonge dans le meilleur de la période *new wave* britannique. **Son of Rambow** est une production rafraîchissante qui mérite presque un sans-faute. Et ce, même si Rambo s'écrit sans W !

YASMINA DAHA

■ France, Royaume-Uni, Allemagne, 2008, 96 minutes — **Réal.** : Garth Jennings — **Scén.** : Garth Jennings — **Int.** : Bill Milner, Will Poulter, Jessica Stevenson, Neil Dudgeon, Jules Sitruk — **Dist.** : Paramount.



SPEED RACER

Dans cette adaptation de bande dessinée japonaise, les frères Wachowski, réalisateurs de la série **The Matrix**, font malheureusement fausse route. Malgré la trame musicale bien choisie et les amusants décors aux textures plastiques des années 50, on ne peut croire à cette famille Racer qui ne vit que pour la course automobile. Le jeune Speed, terriblement talentueux et fonceur, se fait offrir un contrat mirobolant par la Royalton, mais il préfère rester fidèle à la petite entreprise familiale. Quand le pilote justicier masqué Racer X sollicite son aide pour déjouer un complot impliquant la Royalton et un partenaire asiatique, le jeune Speed entreprend un rallye des plus dangereux. Celui-là même où son frère aîné avait laissé sa vie.

Curieusement, ce sont les scènes de course qui sont les moins crédibles. Les images, même en format Imax, sont désolantes de flous et d'effets de vitesse mal calculés. Elles ressemblent tellement à des animations de jeux vidéo à basse résolution que rien n'est plus réaliste. On ne ressent aucune passion pour la course ni aucun des dangers du circuit. Nous n'éprouvons donc pas d'empathie pour le jeune Speed. Pour de l'émotion, il vaut mieux regarder les grands prix de formule 1 à la télévision. Le tournage aurait également pu être plus inventif ; avec la miniaturisation de l'équipement, on peut maintenant avoir une multitude de points de vue.

Les personnages, dans une série animée, peuvent parfois être rapidement esquissés, mais dans une adaptation telle que celle-ci on devrait s'attendre à plus de respect pour les spectateurs. Andy et Larry Wachowski nous avaient habitués à plus de subtilité et, à part quelques effets de surimpression en mouvement très réussis, l'ensemble du film reste trop près des longs métrages à la Disney. Les comédiens jouent bien, sauf le personnage du petit frère boulimique et son compagnon chimpanzé. Ils sont atrocement pénibles et leur jeu hyper cabotin vient enlever toute nuance au travail de Susan Sarandon et John Goodman dans le rôle des parents. Si **Speed Racer** est une tentative des Wachowski de réinventer le style de la saga des Coccinelle, ils ont raté le virage.

ÉLÈNE DALLAIRE

■ États-Unis 2008, 135 minutes — **Réal.** : Andy et Larry Wachowski — **Scén.** : Tatsuo Yoshida, Larry Wachowski — **Int.** : Emile Hirsh, John Goodman, Susan Sarandon, Roger Allan, Christina Ricci, Matthew Fox, Jung Ji-Hoon — **Dist.** : Warner.



THE STONE ANGEL

C'est avec une sobriété trop appuyée que la réalisatrice Kari Skogland porte à l'écran **The Stone Angel**, d'après le roman publié en 1964 de Margaret Laurence, écrivaine originaire du Manitoba. Le film relate l'histoire de Hagar Shipley, une femme âgée refusant d'être reconduite par son fils à une maison de repos. Parallèlement, on assiste, en de nombreux flash-back, au long processus d'émancipation de cette femme, d'abord tenue sous le joug d'un père immigrant très conservateur dans les années 30, puis étouffée par un mari alcoolique et rebelle et par ses deux fils, qui la renieront chacun à sa façon.

Entourée d'acteurs canadiens de différentes générations, Ellen Burstyn, qui joue une énième variation de son rôle de vieille femme aigrie et entêtée, est, comme à son habitude, convaincante et juste. Par contre, c'est davantage à la jeune actrice Christine Horne — dont il s'agit du premier rôle au grand écran et dont la ressemblance physique avec Burstyn est frappante — que revient la difficile tâche de porter sur ses épaules un film qui oscille entre différents genres sans jamais vraiment trouver ni son public ni son rythme.

En dépit d'une reconstitution d'époque relativement bien réussie, de quelques beaux plans du paysage manitobain et d'une trame sonore aux accents country et folk agrémentée de *slide guitar*, le récit mille fois entendu que Skogland fait de la vie de Shipley se révèle fort conventionnel et prévisible.

Il en résulte un long métrage un peu fade, dénué d'intensité dramatique, froid, distant et très long, sans véritable parti pris de mise en scène de la part de la réalisatrice, davantage habituée aux contraintes narratives et stylistiques télévisuelles.

Par conséquent, l'histoire de cette féministe avant son temps n'arrive malheureusement que très peu à émouvoir. Par ailleurs, la finale larmoyante n'améliore guère ce récit vite oublié une fois sorti de la salle obscure. En somme, le film n'apporte que bien peu de choses à une cinématographie canadienne-anglaise déjà en manque de vitalité.

JEAN-PHILIPPE DESROCHERS

■ Canada 2007, 116 minutes — Réal. : Kari Skogland — Scén. : Kari Skogland, d'après le roman de Margaret Laurence — Int. : Ellen Burstyn, Christine Horne, Cole Hauser, Dylan Baker, Kevin Zegers, Ellen Page — Dist. : Alliance.

SUIVRE CATHERINE

Essayiste atypique dans notre cinématographie nationale, Jeanne Crépeau se fait, dans **Suivre Catherine**, son dernier film, l'observatrice d'un quotidien d'abord étranger, puis rapidement familier, celui de la vidéaste française Catherine Goupil. Tel un journal intime dont on n'aurait laissé qu'une page sur trois, ce film se présente sous forme de bribes de vie intime et banale. Crépeau filme ce quotidien sans grande ambition, sinon celle de lui redonner sa dignité. L'exercice fort louable aurait été plus convaincant si la vidéaste-touriste ne s'était pas laissé distraire par la nouveauté, l'imprévu et les nombreuses possibilités qu'offre le voyage. Ainsi, de la Normandie à Venise en passant par Lisbonne, Crépeau emboîte — trop rapidement — le pas à Catherine.

Bien qu'il soit intéressant de découvrir des environnements conviviaux, une vie de quartier bien charmante, puis les observations subtiles et poétiques de l'auteure, un éparpillement quant au sujet — qui semble, en définitive, être tout sauf Catherine — gêne la cohérence du film.

Un travail d'élagage aurait sans doute aidé l'une des questions posées par le long métrage : qu'est-ce que vivre dans un quartier ? L'étranger étant toujours un terreau fertile pour ce genre de questionnement, la vidéaste aurait pu délaissier sa voix off inégale et un peu infantile pour donner la parole aux gens qu'elle filme.

Pour nous communiquer ses impressions, Crépeau n'hésite pas à dresser une liste mignonne, à la manière d'Amélie Poulain, de j'aime / j'aime pas ; l'esthétique un peu naïve cadre d'ailleurs bien avec la quotidienneté de son sujet. Le film adopte une facture documentaire, mais la réalisatrice avoue, lors du générique, avoir eu recours à un dispositif fictionnel. Cette surprenante révélation nous laisse perplexes quant à la pertinence de la fiction dans ce film.

En somme, **Suivre Catherine** dérive du portrait d'une artiste française méconnue au journal intime d'une étudiante quadragénaire encline à la procrastination.

DOMINIC BOUCHARD

■ Canada [Québec] 2007, 94 minutes — Réal. : Jeanne Crépeau — Scén. : Jeanne Crépeau — Avec : Catherine Goupil, Anne Carvella, Laurent Cervellera, Manuela Marques, Éric Cez, Paûla de Oliveira, Jeanne Crépeau — Dist. : F3M.



TERRITORIES

Un homme entre dans un cimetière californien près de la frontière du Mexique. Sous un soleil de plomb, dans un environnement bucolique, il décide de documenter le destin de certains travailleurs migrants clandestins, les *wetbacks* comme naguère ils étaient appelés, en photographiant individuellement chacune des 420 tombes anonymes. Il travaille sur film, en noir et blanc, et non en numérique. Il se nomme Larry Towell et est un photographe canadien de la célèbre agence Magnum. Pour expliquer ses gestes dans le cimetière, il dit calmement : « Toute personne a un dieu, une foi, une vie. »

Déjà dans *Le Pays hanté*, la cinéaste montréalaise Mary Ellen Davis avait suivi le travail du photographe guatémaltèque Daniel Hernández-Salazar dans une exploration de la mémoire historique des massacres de ce pays. Ici, elle accompagne ce photographe canadien, par ailleurs poète et fermier, dans ses périples et présente de manière adéquatement longue ses photos (qu'on peut retrouver sur le site de Magnum).

La réalisatrice laisse parler Towell et le filme toujours à une distance amicale, souvent chez lui, dans la ferme ontarienne où il se ressource, se consacrant à un projet de longue haleine appelé *The World From My Front Porch*.

De pas très loin de sa maison est venue l'idée d'une série sur les mennonites mexicano-canadiens, travailleurs saisonniers l'été au Canada et vivant en hiver au Mexique dans des conditions matérielles beaucoup plus frustrées que celles de leurs coreligionnaires de *Stellet licht* (Luz silenciosa) de Carlos Reygadas.

Du mur séparant les États-Unis du Mexique, le photographe et la réalisatrice se rendent en Israël pour constater l'évolution de cette muraille qui sépare de plus en plus les Palestiniens de l'État hébreu. Towell y montre un courage certain pour accomplir son travail et assène quelques opinions senties. La force de ses images soutient son discours. Towell et Davis auront réussi par leurs images fixes et en mouvement à relier ainsi des humains issus de lieux différents.

LUC CHAPUT

U23D

Dans *Rattle and Hum*, Phil Joanou filmait l'ascension de U2 vers le panthéon des mégastars du rock. Vingt ans plus tard, avec l'aide de leur collaboratrice de longue date Catherine Owens et de Mark Pellington, le groupe irlandais se voit cette fois triompher en 3D. Même si le procédé tend à magnifier indéniablement la mise en images de leur performance, c'est, en revanche, cette communion musicale liant le groupe à son public qui prédomine dans *U23D*.

Filmé en Amérique du Sud durant sept soirs, *U23D* met en scène la force inaltérable de quatre musiciens au sommet de leur art. Misan sur un découpage rythmé à travers lequel se marquent le grandiose et l'intime, tel ce beau moment plein de candeur à la fin de *Sunday Bloody Sunday* où Bono s'adresse à la caméra, Owens cherche à nous faire adhérer à l'expérience en nous rappelant la raison pour laquelle U2 occupe une place singulière dans le paysage de la pop.

Ce traitement technologique d'avant-garde propulse la bande à Bono vers des dimensions surhumaines, gracieuseté des multiples caméras 3D se mouvant librement dans l'espace. Le spectateur dans la salle jouit d'une perspective visuelle inespérée en se retrouvant tantôt aux côtés des musiciens, tantôt sur le parterre en délire.

Malgré quelques faux pas, *U23D* témoigne d'un groupe en harmonie avec lui-même. On devine la difficulté que peut représenter l'ego de Bono, en contrepoint à l'étonnante retenue de ses trois acolytes, mais il est une part essentielle à la cohésion de leur unité. Ici, il devient le protagoniste de ses chansons devant cette marrée humaine n'ignorant pas la gravité et le pouvoir évocateur de *Miss Sarajevo*, *One*, ou *Beautiful Day*.

Dans leur nouvelle incursion cinématographique, U2 révèle sans contredit la beauté exceptionnelle de l'indicible unissant 60 000 personnes. Au cœur même de cette intimité enveloppante, le groupe irlandais nous projette vers l'évidence; il est hors du temps et de l'espace, quelque part dans ce lieu invisible de l'émotion.

SAMI GNABA

■ **TERRITOIRES** — Canada [Québec] 2007, 65 minutes — Réal. : Mary Ellen Davis — Scén. : Mary Ellen Davis — Avec : Larry Towell — Dist. : Filmoption.

■ **IMAX : U23D** — Grande-Bretagne 2007, 90 minutes — Réal. : Catherine Owens et Mark Pellington — Scén. : U2 — Avec : Bono, the Edge, Adam Clayton, Larry Mullen Jr. — Contact : National Geographic.



UN BAISER S'IL VOUS PLAÎT

Prologue : dans une rue de Nantes (ville de hasards magnifiés jadis par un de ses plus célèbres fils, le cinéaste Jacques Demy), un voyageur croise une inconnue et tente bientôt de lui soutirer un baiser, un simple baiser. Pour justifier son refus, la jeune femme entreprend de narrer à l'homme une histoire dont elle fut le témoin privilégié. Captivé, son interlocuteur évoquera à son tour une anecdote sur le même thème, avant de laisser la femme reprendre son récit. Cette histoire, c'est celle de Nicolas, un professeur de mathématiques timide dont la meilleure amie et confidente, Judith, travaille dans un laboratoire.

En « manque d'affection physique », comme il l'admet lui-même candidement, Nicolas demande à Judith de lui rendre service en lui accordant un baiser, et même un peu plus. Interdite, la fille va se laisser prendre à ce jeu aux enjeux décisifs. Ces deux esprits scientifiques devront discuter longuement afin de bien préparer la chose... ce qui nous donne des dialogues savoureux teintés de fausse naïveté qui, faut-il le rappeler, font la richesse du cinéma français, toutes époques confondues.

Tout ceci sur fond musical tissé de Dvorak, de Mozart et surtout de Schubert; autour de ce dernier se trame une intrigue aux échos rohmériens (la main de Nicolas sur le corps d'Édith, n'est-ce pas un peu celle de Brialy sur le genou de Claire?). Sans oublier la *Valse des fleurs* de Tchaïkovski, qui accompagne étrangement la plus pudique scène d'alcôve de l'histoire du cinéma contemporain.

Nicolas devient à son tour narrateur dans ce récit à tiroirs qui, par ailleurs, rappellera vaguement certains opus de la période française de Luis Buñuel, moins la dimension onirique.

Après *Vénus et Fleur* et *Changement d'adresse*, la petite musique intime d'Emmanuel Mouret continue de séduire par son apparente simplicité. Dans ce film délicieux, désir, sensualité et humour se conjuguent subtilement. L'œuvre de ce cinéaste, malgré d'évidentes influences, s'inscrit à contre-courant de toutes les modes et affirme une précieuse singularité qui ravira les amateurs éclairés.

DENIS DESJARDINS

■ France 2007, 100 minutes — Réal. : Emmanuel Mouret — Scén. : Emmanuel Mouret — Int. : Emmanuel Mouret (Nicolas), Virginie Ledoyen (Judith), Julie Gayet (Émilie), Michaël Cohen (Gabriel), Frédérique Bel (Caline). — Dist. : K-Films Amérique.



THE VISITOR

Thomas McCarthy, artiste que l'on a plus fréquemment aperçu sur scène que derrière la caméra, nous offre sa deuxième réalisation avec *The Visitor*, film optimiste où les relations humaines sont mises en avant-plan avec brio. De façon simple et originale, ce long-métrage nous fait suivre l'acteur versatile Richard Jenkins dans le rôle d'un professeur blasé et à première vue sans intérêt. Nous comprendrons cependant que ce personnage quelque peu fade ne demande qu'une chose : du changement dans sa routine.

Plus ou moins contraint à remplacer un collègue lors d'une conférence à New York, Walter découvrira que Tarek et Zainab, un couple d'immigrants illégaux, vivent depuis quelque temps dans son logis, qu'ils croient eux-mêmes avoir loué légalement. Ces derniers, résignés à quitter, seront toutefois invités par Walter, touché par leur situation, à rester temporairement en sa compagnie. C'est alors qu'une amitié de plus en plus solide se cristallisera entre Walter et Tarek.

Musique et allégresse tailleront majestueusement leur place dans cette relation qui décrispiera le professeur, habitué de n'être entouré que de sa triste coupe de vin. Mais lorsque la loi s'immiscera dans cette histoire, McCarthy démontrera pertinemment que le système d'immigration américain est beaucoup moins compréhensif et accueillant que Walter en ce qui a trait à la présence de ces deux intrus sur leur territoire. L'humanisme proposé par le protagoniste entrera ici fortement en contraste avec celui de sa patrie.

Cette seconde réalisation ajoute beaucoup de crédits à la facette « réalisateur » de Thomas McCarthy. Très minimaliste, *The Visitor* ne s'encombre aucunement d'artifices; il se concentre davantage sur la puissance de son scénario, le jeu émotif des acteurs et sa mise en scène irréprochable. Si les relations sociales, la tolérance et le partage sont de la partie, l'envers de la médaille y est aussi : le film dépeignant fidèlement la structure gouvernementale de George W. Bush, président donnant libre cours à sa soi-disant « guerre au terrorisme ».

MAXIME BELLEY

■ États-Unis 2007, 103 minutes — Réal. : Thomas McCarthy — Scén. : Thomas McCarthy — Int. : Richard Jenkins (Walter), Haaz Sleiman (Tarek), Danaï Jekesai Gurira (Zainab), Hiam Abbass (Mouna) — Dist. : Alliance.



WHERE IN THE WORLD IS OSAMA BIN LADEN?

Si le long-métrage de Morgan Spurlock traque Oussama Ben Laden, cette chevauchée à travers le Moyen-Orient ne ressemble à rien de plus qu'une autre tentative, tout de même louable, pour prêcher la bonne parole humaniste et essentiellement américaine. D'emblée, **Where in the World is Osama Bin Laden?** possède toutes les qualités nécessaires au grand mensonge hollywoodien, où l'individu ressort toujours vainqueur, quels que soient les enjeux.

Résolu à poursuivre le mal rongeur notre belle planète, Spurlock, bientôt père, décide de partir à la recherche de Ben Laden. Avec une telle prémisse, Spurlock détenait le secret qui avait fait le succès de l'agréable et inoffensif **Super Size Me**. Cependant, le Big Mac et l'extrémisme religieux sont deux sujets qui ne s'apparentent guère. Pâle émule de Michael Moore (cette séquence d'animation sur la politique étrangère des États-Unis annonce un manque d'originalité évident), le réalisateur nous apparaît plus intéressé à se mettre en scène qu'à poser de vraies questions.

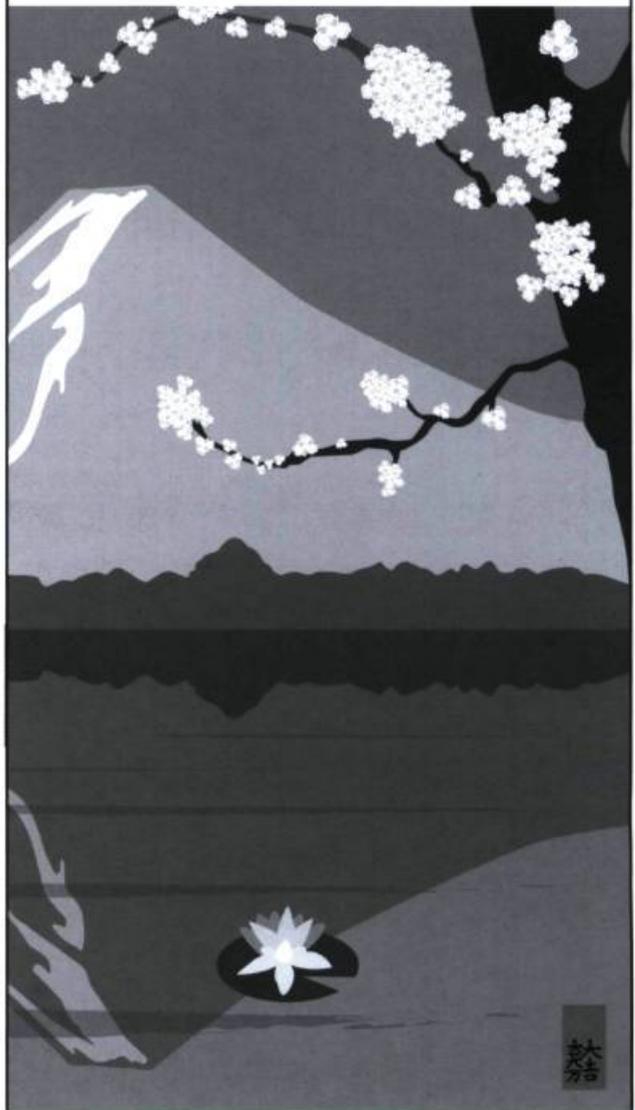
Si la première heure propose son lot de divertissement comme les retrouvailles avec son médecin, déjà aperçu dans **Super Size Me**, ou encore ces infructueuses tentatives de retrouver Ben Laden, le film s'essouffle, vers la fin, au détriment des intentions politiques que l'auteur semble oublier. Incapable de dépasser son regard de « *touriste* », Spurlock se perd en propos bancals où les bonnes intentions ne s'élèvent jamais à la hauteur de la situation sociopolitique qu'il cherche tant bien que mal à dépeindre. Il se dégage du film une impression d'approximation et d'artifice.

On l'aura compris, **Where in the World** appartient à ce genre de documentaire de plus en plus populaire qui croise le reportage et la télé-réalité et où la forme sophistiquée (bande sonore dominante, insertions de séquences de jeux vidéo, montage sensationnaliste) évince le propos. Spurlock ne possède ni les ressorts formels de Michael Winterbottom ni la rigueur discursive d'un Errol Morris. Il ne reste que des bribes de bonnes intentions et des images conformes au consensus général. **G**

SAMI GNABA

■ **MAIS OÙ SE CACHE OUSSAMA BEN LADEN?** — États-Unis 2008, 93 minutes
— Réal. : Morgan Spurlock — Scén. : Jeremy Chilnick, Morgan Spurlock —
Int. : Morgan Spurlock, Alexandra Jamieson — Dist. : Alliance.

EN JAPONAIS SAMOURAÏ
VEUT DIRE « CELUI QUI SERT »



UN GRAPHISTE
À VOTRE SERVICE

samurai

Simon Fortin, concepteur graphiste
(514) 526-5155
info.samurai@videotron.ca
www.samurai.ca